

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 43 (1905)
Heft: 30

Artikel: Méfiez-vous des gentianes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-202515>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mentaires, celle-là entraînant, ce qui est pis, le chômage sans traitement. Car le maigre salaire journalier, gagné péniblement à la « sueur de leur front », c'est le cas de le dire, se change en zéro franc, zéro centime, lorsque les circonstances empêchent le cantonnier de « figurer » sur son chemin.

Alors même, ils sont gais et hilares. Je connais une équipe — ne précisons pas, car ces braves gens se fâcheraient — je connais donc une équipe de quatre hommes, qui me paraissent bien les plus joyeux travailleurs du monde. Certes, ils ne sont plus jeunes. Il y a dans le nombre deux barbes blanches et les deux autres camarades grisonnent. Mais la vieillesse n'a point abattu leur courage et c'est un grand plaisir de les voir travailler aussi bien que de les entendre deviser entre eux.

Les vieilles anecdotes, les mots pour rire, les réminiscences d'autrefois, les souvenirs du service militaire, toutes ces choses qui sont la joie des jeunes et des vieux ne tarissent guère lorsque, la journée finie, avant d'aller manger la soupe, ils boivent un verre à l'auberge. Un verre bien gagné, sacrebleu !

Et cette équipe, que je cite parce qu'elle m'est familière, n'est point spéciale au coin particulier que je parcours d'ordinaire. Non, il en est d'autres semblables dans le canton. Beaucoup même, croyez-le bien.

Car le cantonnier, habitué à la vie, parfois solitaire, sous le soleil, la pluie, le vent ou la neige est devenu forcément un philosophe. Il n'a pas de système ou, plutôt, il a le meilleur des systèmes : celui qui proclame que la vie est bonne pour celui qui la prend comme elle vient, sans chercher l'irréalisable et sans se bercer de chimères. Il prend la vie, comme il prend le temps, soleil, pluie, vent ou neige ; sachant bien que se tourmenter est inutile et qu'il n'empêchera pas, par le souci et l'inquiétude, les nuages d'aller à droite ou de dévier à gauche.

Travaillons, prenons de la peine, telle est sa devise, et, ce devoir accompli, le cantonnier est satisfait.

S'il est seul sur la route et qu'un passant lui adresse un bonjour gracieux, il le rend avec plaisir et s'en réjouit, car il aime les hommes et, comme pour le temps, il les prend ainsi qu'ils se présentent. — Il y en a des bons, il y en a des mauvais, il y en a des pis... Le bon Dieu choisira les siens, quant aux *crouïses*, qu'ils s'en tirent.

Et, sur cette pensée philosophique, il serre cordialement la main à ceux qui la lui offrent. Il ne dédaigne personne et ne méprise aucun. Le tableau de la route et de ceux qui la suivent, tableau bariolé, — où les riches succèdent aux miséreux, les honnêtes aux crapules, les bien portants aux estropiés — l'a cuirassé contre les préventions et les jugements téméraires. Il sait pertinemment « qu'il faut de tout pour faire un monde » et, tout en travaillant, il pense que, somme toute, le monde présent en vaut un autre.

LE PÈRE GRISE.

Une affaire d'Etat.

Dans le bureau du premier secrétaire d'une administration publique. Un huissier s'adresse à ce fonctionnaire :

— Môsieu le chef de service vous demande à son domicile.

— Dites-lui que je ne puis quitter mon travail.

— Mais môsieu le chef fait dire qu'il vous attend sans faute d'ici à un quart-d'heure.

— Impossible, encore une fois... Il sait bien que je ne puis lâcher la besogne qu'en cas de force majeure.

L'huissier, baissant la voix, de manière à n'être pas entendu des autres employés :

— C'est pour avoir votre avis sur son mousseus !

— Ah ! diable ! pourquoi ne me disiez-vous pas tout de suite qu'il s'agissait d'une affaire d'Etat !... J'y cours.

L'esprit romand. — Un trait essentiel de notre esprit national — et qu'on n'a point assez noté jusqu'à présent — c'est la concorde, l'harmonie presque parfaite chez nos littérateurs, de l'écrivain et de l'homme. Très peu de pose littéraire et beaucoup de sérieux. Désidément, la terre romande n'est point celle du décadentisme, de la religion des cloches ou du satanism. Tant mieux ! J. DUPLAIN

Un pays pour les voleurs. — On parle beaucoup de voleurs, ces temps-ci. C'est donc sujet de rappeler cette anecdote, racontée il y a près d'un siècle, par un voyageur, dans une relation de course au Gessenay.

« Des voleurs étrangers au pays avaient pillé une ferme écartée ; ils furent pris sur le fait. Tandis que le mari allait chercher main-forte, la femme, assistée d'un parent, fut chargée de veiller sur eux. La force militaire, qui n'est composée pour tout le Gessenay que d'un seul homme, avec une longue barbe pour tout uniforme, arrive et trouve les brigands assis à table, et la femme qui les servait :

— Que voulez-vous, dit-elle, ces « bonnes » gens avaient si faim !

Guignol.

A mon frère.

Sur la grande place du village, c'était la fête, l'autre jour.

Autour de la vaste cantine, toujours pleine de monde, — comme toutes les cantines — les baraques foraines étaisaient leur luxe fictif et prétentieux dans la bizarre hiérarchie du hasard. Il y avait d'abord un carrousel à vapeur ; celui-là semblait vouloir tout accaparer avec le fortissimo ininterrompu de ses nouveautés musicales. Puis, près de lui, un cinématographe où l'on pouvait voir les derniers événements sensationnels. Ensuite, venait la procession inévitable des tirs mécaniques, des massacres et des marchands de pains d'épices. Enfin, tout au bout de la place de fête, une petite baraque, la dernière : c'était le « Grand Théâtre Guignol ».

Il semblait un peu vous dire, avec ses dorures dégradées et pâlies, qu'il avait connu des jours meilleurs, le « Grand Théâtre ». Il avait l'aspect lamentable et triste des joujoux abandonnés, que l'on retrouve un beau jour au fond d'une armoire...

Sur une estrade chancelante, un homme, plus très jeune, — c'était le directeur — annonçait justement une « grande » représentation. Il faisait son boniment avec la chaleur d'un convaincu ; il y mettait tout son cœur, toute son éloquence, tantôt persuasive, parfois même un peu suppliante. Dame ! les temps étaient durs pour lui, et la concurrence impitoyable ! Il fallait se démener ! Mais le pauvre homme avait beau annoncer un spectacle entièrement nouveau, les gens petits et grands passaient indifférents. Ils trouvaient probablement Guignol bien démodé, bien vieux, et s'en allaient chercher ailleurs des émotions plus fortes, plus modernes.

Moi, je suis allé voir Guignol. On payait quatre sous et on était assis. Nous étions en tout une dizaine de personnes. D'enfants, point. J'avais devant moi un petit paysan bien vieux, bien ridé, assis auprès d'une petite vieille, son épouse. Ils avaient voulu revoir Guignol, comme ils l'avaient vu étant gamins, par ce respect touchant du passé qui existe dans les âmes les plus simples.

Brave Guignol ! J'ai éprouvé à le revoir un plaisir sans mélange. Il me semblait retrouver un vieil ami perdu de vue depuis bien long-

temps. Il n'avait pas changé, Guignol. Il était bien toujours le même farceur aux yeux vintreux et au nez tors, toujours aux aguets des niches à faire et des coups à donner.

Pour nous, Guignol était un héros. Il personnifiait vaguement à nos yeux la lutte du petit contre le grand, du faible contre le fort, du bon contre le méchant. Et, comme autrefois, il avait des démêlés passionnés avec la police, le diable, les voisins, avec n'importe qui. C'étaient des intrigues fantastiques et obscures, qui avaient toujours l'immense avantage de finir par des coups. Alors, venaient les luttes homériques entre les acteurs armés de gourdins plus gros qu'eux, de sabres ou de casseroles monumentales.

Un même personnage sortait toujours vainqueur de ces batailles. C'était le légendaire Guignol ! Il nous semblait alors nimbé d'une auréole de gloire...

Elle ne jouait pas mal du tout, la petite troupe du Grand Théâtre. Les rôles étaient bien tenus ; les réparties et les coups partaient comme des fusées. Devant moi, les deux petits vieux riaient, riaient de ce bon rire profond et sincère qui réchauffe ceux qui l'entendent. Gagné à mon tour, je riais aussi à faire bisquer un vaudevilliste.

Plus tard, j'ai repassé devant la baraque. Le directeur était de nouveau sur sa petite estrade, dévidant le même boniment de sa voix viellotte et fatiguée. Un moment il s'arrêta, à bout de souffle et à bout d'arguments, et regarda lentement autour de lui. Ses bancs étaient vides : personne n'était venu ; personne ne viendrait. Dans la lutte contre les autres, là-bas, il n'était pas le plus fort, il le savait bien... Et l'impresario des pantins fantastiques regardait tristement la foule bariolée qui se ruait sur le carrousel à vapeur, qui faisait queue aux portes du cinématographe. Peut-être pensait-il à l'âge d'or où les petits gosses, moins blasés qu'aujourd'hui, s'en allaient joyeux et enthousiastes applaudir Guignol ?

Maintenant, hélas, Guignol a trop d'ennemis ; il tombe, comme un monarque qui a fini son règne. Bientôt même peut-être ne sera-t-il plus qu'un souvenir ?

Pauvre Guignol ! Comme c'est triste, n'est-ce pas d'assister à sa propre déchéance !

H. S.

Construction économique. — M. L... a l'épiderme peu sensible. Il semble même qu'il ne lui déplaît pas qu'on dise du mal de lui.

Aussi, un de ses excellents amis disait-il de lui, en contemplant le superbe hôtel qu'il venait de se faire construire :

— Il a bâti sa maison avec les pierres qu'on a jetées dans son jardin.

Distinction. — Une jeune mariée, après bien des recherches, a choisi sa première cuisinière.

Celle-ci a une langue qui, en quinze jours, a mis la maison sens dessus-dessous

— En vérité, je ne vous comprends pas, hasarde timidement sa maîtresse, quel besoin avez-vous de médire ainsi de tous ceux qui ont le dos tourné ?

— Ah ! voilà ; madame me permettra de lui dire que jamais je ne me permets de dire du mal des gens devant eux.

Méfiez-vous des gentianes.

Quelle fleur plus délicieuse que la petite gentiane bleue de nos pâturages !

Trois amis avaient fait une excursion dans nos montagnes. Au retour, ils s'arrêtent chez un pasteur, parent de l'un d'eux.

Le pasteur, très austère — trop austère — les reçoit... poliment.

On cause de la course, des événements du jour, de la chaleur extraordinaire.

Au bout d'une demi-heure :

— Mais, j'y pense, dit l'éclésiastique, vous prendriez peut-être quelque chose, messieurs?

— Eh bien, mon cousin, volontiers ; il fait si chaud.

— En effet, il fait si chaud et cela donne soif. Prendrez-vous du rouge ou du blanc ? J'ai de très bon rouge ; vous le pourrez tempérer avec de l'eau, cela désaltère mieux.

— Oh ! monsieur le pasteur, si cela vous est égal, un verre de blanc serait mieux notre affaire.

— Hé... hé... ces Vaudois, toujours les mêmes ; ils sont incorrigibles. Ils ne voient que le petit blanc.

Le pasteur appelle la bonne : « Julie, voulez-vous m'apporter une bouteille de mon Saint-Saphorin et quatre verres... Ah ! Julie !.. Vous êtes encore là ? »

— Oui mossieu.

— Donnez-nous aussi une carafe d'eau très fraîche, n'est-ce pas ?

— Bien, mossieu.

Lorsque le vin, les verres et l'eau sont apportés, le pasteur débouche solemnellement la bouteille et remplit trois verres.

— Voyez donc, messieurs, comme il est clair, fait-il en saisissant un verre et en le choquant contre les deux autres : A votre bonne santé !

Les trois amis se regardent, surpris. Il est même plus que surpris, celui dont le verre est vide encore.

— Pardonnez-moi, mon cousin, mais mon ami D n'est point abstinente. Ce n'est pas un ruban bleu que vous voyez à sa boutonnière ; ce n'est qu'une petite gentiane.

— Ah !... vraiment... En effet. Oh ! alors, veuillez m'excuser.

Et tout l'affront fut pour la carafe.

On vole ! — A la gare. Un monsieur se plaint au gendarme qu'on vient de lui voler son portefeuille.

— Mais, monsieur, si on vous a volé votre portefeuille, vous avez dû sentir une main se glisser dans votre poche ?

— En effet !...

— Alors ?... Vous avez laissé faire ?...

— Eh ! ben, que voulez-vous, j'ai cru que c'était la mienne.

Mutualité conjugale. — Au chemin des Montenailles, entre onze heures et midi ; 30° au-dessus de zéro.

M. et Mme R... opulent tous deux, montent au Chalet des enfants.

Monsieur, qui sue sang et eau, tempête après la chaleur.

Madame, dont le visage se détache, sur le fond blanc de son ombrelle, comme un pivoine dans un bouquet de narcisses : « Mon té, que ces hommes sont drôles ! Crois-tu donc, Armand, que je ne la sens pas aussi bien que toi, la chaleur ?

— D'accord, mais, toi, je n'en souffre pas.

La nita ai pariandé.

Nion ne porai crairé tienté bourtia dé bité lè onco ciau pariandé et tiera tor que pouant djuvi.

Alladé pi demanda à l'ami Tschorava se ciaque vé vo conta n'est pas vretablia. En atteindint, vo deri dou mots dé l'histoire.

Tschorava qu'arai volliu troupa sù lo mor à tot lo mondo, ne poivé pequa teni tsi li machin qu'iré rondzi lo dzo pé sé vezin et la né pé le pariandé.

On dzo, l'ai vint n'a brelaire et dit dinche tzi leu :

— No faut frotre lo camp dé perque, on saré omeinté dépédzouna de cia vermena dé dzein et dé bité.

Coté teimps apri, Tschorava va grandzi a n'a ferma on bocon réteria d'ao veladzo, et met on locatéro à sa maison.

Lo locatéro qu'etai soveint pequa dit on dzo à Tschorava que dévetrai bin veni réqueri lo resto dé son tsédò.

— Té lo baillo, l'ai répond Tschorava, et ne vu pas té rinsséri la locachon, cein que lé convénia, lé convénia.

— Rein ! l'ai fa lo locatéro, tâ laissi onna cavaléri dé pudzé asse groché tié d'ai binotzi, té faut veni lé rapertzi.

Mon brava Teshourava que sondzivé à son honneu, ai mariadzo dé sé zeinfants, fo la tourta su son locatéro, porté pienta quemeint té l'avai eimpia sa maison dé pariandé.

Laisso toté lé zistoirés d'avocat, dé tribunaux, dé coté, vo deri solamein que l'ami Tschorava la to zu su lo naz, lé frais et dués maisons à dévermena, la sienna et cliaque iau liré grandzi. Et, po fini, vo deri onco que l'a éta li mimo tzi l'apoticaire, et que l'ai a démandé diéro on poivé estourbi dé pariandé avoué veingt centimés.

— De mille à douze cents, que l'ai fa.

Tschorava répond :

— Eh bin ! metté zin pî po quatre francs cinq-quadra. A. CHATELANAT.

Le Paysan de l'Avenir.

C'est donc vendredi prochain qu'aura lieu, au Théâtre de Lausanne, la première représentation du « Paysan de l'Avenir », cette pièce que nos cultivateurs vaudois dévraient venir applaudir, puisque, — à côté de l'intérêt du sujet, de l'intrigue du drame et de la thèse y développée, — de nombreuses attractions sont réservées aux spectateurs : chœurs, ballets, orchestre, gracieux costumes, grande apothéose, etc. Au premier tableau on assistera avec plaisir à une véritable scène champêtre où moissonneurs et moissonneuses porteront les vêtements absolument « nature » que les campagnards des environs de Lausanne ont portés eux-mêmes pendant la semaine pour faire les moissons. Les bille's sont en vente, depuis mercredi dernier, aux prix considérablement réduits de 50 centimes à 2 francs.

Quand on s'y connaît.

Le jeune Siméon, neveu du syndic des Loziardes, vient de passer ses examens de sortie au collège. Il s'en est tiré passablement, sauf pour les mathématiques. Un des experts lui avait cependant charitalement tendu la perche

— Voyons, mon ami, lui avait-il dit, supposons que votre oncle le syndic m'emprunte 300 francs à la condition de me rendre 100 francs au bout de chaque mois. Le premier mois expiré, que me redévrira-t-il ?

— Trois cents francs.

— Mais non, mais non, réfléchissez-y donc un peu... Ou bien, si vous aimez mieux, dites-moi ce qu'il me devra à la fin des trois mois.

— Trois cents francs.

— Mon pauvre ami, vous ne connaissez décidément rien à l'arithmétique.

— Et vous, monsieur l'expert, on voit bien que vous ne connaissez pas mon oncle !

C'est là le hic ! — « Dis donc, Patet, toi qui es marié, crois-tu qu'un mari ait le droit d'ouvrir les lettres de sa femme ? »

— Le droit, oui ; mais le courage, c'est une autre affaire !

Au laboratoire de physique. — M le professeur de physique se livre devant ses étudiants à diverses expériences au moyen des rayons X.

— Comme vous le voyez, dit-il, vous ne voyez rien du tout, et pourquoi vous ne voyez rien, c'est ce que vous allez voir.

Dis-moi si tu m'aimes ! — Entendu, dimanche dernier, à la promenade de Derrière-Bourg :

ELLE. — Non tu ne m'aimes plus, il y a long-temps que je le remarque.

LUI. — Si tu le remarques, c'est que toi aussi tu ne m'aimes plus, car le véritable amour est aveugle.

La livraison de juillet de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La Macédoine et la question macédonienne, par M. Reader. — Djévahir. Nouvelle criminelle, par Louis de Soudek. (Seconde partie.) — Un prince allemand. Le due Guillaume de Wurtemberg, par Ch. Vulliemin. (Seconde et dernière partie.) — La crise des croyances religieuses, par Paul Stapfer. (Seconde et dernière partie.) — Démon d'azur. Roman, par C.-E. Delay. (Septième partie.) — La défaite russe et ses conséquences, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique et politique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :
Place de la Louve, 1, Lausanne

Position sociale. — Un grand gaillard, qui n'a jamais su ce que c'était que le travail, est amené au poste de police, pour ivresse et tapage nocturne

— Votre état ? lui demande le commissaire.
Après avoir cherché un instant :
— Ma femme est blanchisseuse.

Usage interne. — Deux commissaires, à la pinte :

— Garçon, de l'eau ! fait le premier.
— De l'eau ? répète son camarade stupéfait, et pourquoi faire ?

— Pour la boire, parbleu.

— Si on a l'idée de ça ?... de l'eau... Quand tu en as seulement dans tes bottes, ça t'enrhume... Juge de ce que ça doit te faire dans l'estomac.

Par ces chaleurs.

Problème proposé par un abonné.
C'était sous les ormeaux de notre Hôtel-de-Ville, Rendez-vous préféré des amis d'Yvonand :

— Dites-donc, Eugénio, vous êtes bien habile Pour restaurer autant d'allants et de venants. — Ah ! bah ! ça va tout seul, question de caractère ; Un tiers de mes clients ont demandé du vin, Un quart ont préféré se régaler de bière, Un cinquième est là-bas, dans le fond du jardin, Qui trouvent leur plaisir avec mon jeu de quilles ; Un huitième s'attarde à la salle à manger, Onze dames enfin complètent la famille, En buvant des sirops à la fleur d'oranger. Cherchez donc le total, c'est bien facile à faire, Et si vous le trouvez je vous offre un bon verre.

X.
Tout lecteur du « Conte » a droit au tirage au sort pour la prime.

Lausanne qui s'amuse. — Hier soir, eut lieu, au Théâtre, une très intéressante représentation donnée par les artistes du *Chat Noir*, de Paris. Bien que le genre créé par les joyeux camarades de Salis n'ait plus l'attrait de la nouveauté et surtout de l'imprévu qu'on prisait en lui jadis, il se maintient par l'esprit, qui n'y manque guère, et par son caractère artistique. Il est regrettable que le *Chat Noir* ne nous soit venu plus tôt ou plus tard, c'est-à-dire avant le grand départ pour la campagne ou au grand retour des villégiatures ; il eut fait certainement salle comble. Les Lausannois ont gardé, de sa première visite, un excellent souvenir et eussent été heureux de renouer connaissance.

* * *
Chacun louait l'élegance et le confort de notre petite salle des *Variétés*, à Bel-Air, mais beaucoup de maris se plaignaient que le genre des spectacles et certaines tolérances à l'égard des spectateurs ne leur permettirent pas d'y conduire leur famille.

Il n'en sera plus ainsi dès le 1^{er} septembre. M. Barraud, tenant du café de Bel-Air, a loué, pour six ans, la salle du Kursaal, qui est actuellement en train de faire toilette nouvelle. Le régisseur sera M. Tapie, dont l'habileté et le bon goût sont le plus sûr garant de spectacles attrayants et qui pourront être vus et entendus par tous.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.